

## Comédies du remariage ?

L'Intervention de Victor Hugo mise en scène par Yves Beaunesne au Centre dramatique national de Poitou-Charentes, La Dame de la mer d'Henrik Ibsen par Claude Baqué aux Bouffes du Nord : deux pièces du « remariage », moins connues que d'autres dans l'œuvre de très célèbres écrivains. La pause des congés scolaires, dans la riche programmation du premier trimestre, permet de consacrer cette chronique aux spectacles trop souvent éclipsés par des productions plus longuement représentées dans des théâtres nationaux ou autres grands établissements parisiens.

MONIQUE LE ROUX

### VICTOR HUGO

#### L'INTERVENTION

Mise en scène de Yves Beaunesne  
Tournée à partir de mars 2012

### HENRIK IBSEN

#### LA DAME DE LA MER

Mise en scène de Claude Baqué  
Théâtre des Bouffes du Nord  
Jusqu'au 17 mars

*L'Intervention* est bien une « comédie du remariage », selon l'expression de Stanley Cavell. Ouverte sur une énième scène de jalousie entre Edmond Gombert et sa femme Marcinelle, attribuée à leur pauvreté, elle se clôt sur des serments renouvelés : « Restons ensemble, ne nous séparons pas, ne nous quittons jamais. » Entre-temps l'irruption, dans la « chambre mansardée », de Mademoiselle Eurydice, originaire du même village que Marcinelle, devenue chanteuse à succès, et de son protecteur du moment, le baron de Gerpivrac, irruption de la richesse et de la mondanité, aura mis le couple à l'épreuve d'une réalité jusqu'alors fantasmée. Elle l'aura conduit à une rupture « irrévocable », accompagnée du partage de son maigre « avoir ». Mais au dénouement, l'expérience de la tentation vécue l'aura libéré des soupçons et des malentendus répétés, porteurs d'un risque récurrent de séparation.

Dans son prologue au *Théâtre en liberté*, Victor Hugo avait distingué les genres par un système d'oppositions, du sublime au prosaïque, des « premiers temps des rois » à celui des « omnibus ». Mais il n'avait consacré au monde contemporain que deux pièces destinées à ce volume, rapprochées sous le titre de *Théâtre moderne : Mille francs de récompense* et *L'Intervention*. Cette dernière, écrite dans la continuité de la précédente, en une semaine de mai 1866, est la seule explicitement présentée comme comédie. L'exilé de Guernesey n'y manifeste pas seulement son empathie pour « les pauvres gens » ; il dote son ouvrier d'une conscience de classe, le fait lire *Le Paradis perdu* de Milton et citer Benjamin Constant, intervenir au club de la rue de Charonne et menacer les riches d'une « révolution terrible ». Le représentant de ces nantis ne semblerait parler que de chevaux, de vins, de jolies femmes et de leurs vêtements, mais lui, qui découvre en Eurydice « une rouge » intéressée par la politique, se livre soudain à une véritable profession de foi : « Chaque époque a ses talents. Notre talent à nous n'est pas la bienfaisance. Il y a des temps de sensibilité.

Nous sommes plus sérieux. Nous voulons savoir ce qu'une chose rapporte... »

La longue tirade ainsi amorcée justifierait à elle seule le choix de cette pièce en un acte, découverte par Henri Guillemin, publiée en 1951, trop rarement montée. Yves Beaunesne la met en scène (1), après *Pionniers à Ingolstadt* de Marieluise Fleisser et *Récit de la servante Zerline* d'après Hermann Broch, comme troisième titre d'une première saison déjà réussie à la tête du Centre dramatique de Poitou-Charentes, passé de régional à national, le 1<sup>er</sup> janvier 2012. Depuis ses débuts en 1995, il a présenté de nombreux spectacles sur de grands plateaux, de la Comédie-Française au Théâtre national de la Colline. Mais dans un centre culturel de la périphérie pictave, il a su créer un espace intime, entouré de gradins sur quatre côtés.

Cette aire de jeu centrale (scénographie de Damien Caille-Perret) permet une proximité troublante avec les quatre interprètes, accompagnés d'un accordéoniste (Éric Proud). Aux chansons paysannes prévues dans la pièce s'ajoutent d'autres, comme *La Commune n'est pas morte* d'Eugène Pottier, anachronique, mais en rien contradictoire avec la position de Hugo envers les communards. Ce déplacement temporel ne relève pas d'une transposition contemporaine, il semble correspondre au contexte des années vingt, à cause des cheveux courts et des vêtements des femmes (costumes de Jean-Daniel Vuillermoz), en particulier de la tenue de Mademoiselle Eurydice prête à danser le charleston. Dans sa rivalité avec son ancienne payse, Marcinelle (Laure Bonnet), la demi-mondaine (Melissa Barbaud) manifeste une pétulance qui confine même au surjeu. Face à ce trio de jeunes interprètes, Philippe Fauré dans le rôle du « petit baron » surprend de prime abord par le décalage de l'âge et de l'apparence ; mais en grand acteur, il prête une inquiétante complexité au personnage. Et cette différence de générations souligne le pouvoir séducteur de l'argent avec une évidence qui rend superflue toute actualisation.

« Comédie du remariage » : une œuvre d'Ibsen, située entre *Rosmersholm* (1886) et *Hedda Gabler* (1890), dans le sombre cycle des douze dernières pièces (2) ? Certes non ; mais *La Dame de la mer* a été écrite après un séjour estival sur la côte danoise qui avait satisfait, chez Ibsen, une aspiration au grand large, frustrée par les fjords norvégiens, et inspiré, dans une première version, l'évocation d'une station balnéaire. Il en reste des traces dans la tonalité de certaines scènes et le traitement

de personnages secondaires. Surtout la pièce se clôt, non sur un parcours tragique, mais sur la refondation d'une union, naguère vécue comme un « marché » par la fiancée, sur le « miracle » vainement attendu par Nora dans *Maison de poupée*. Ellida, la jeune épouse du docteur Wangel, hantée par le souvenir d'un premier amour, par le serment à un marin disparu, se trouve délivrée de cette obsession par le retour de cet étranger et par l'expérience de la liberté.

Comme Claudio Magris, qui ne trouve pas cette « ébauche d'intégration positive (3) » totalement convaincante, beaucoup de commentateurs ont déprécié la pièce à cause de son dénouement et semblent en avoir détourné les auteurs en scène. Lou Andreas-Salomé voyait au contraire « un acte de la plus haute et consciente liberté » dans le choix final : « La conversion de son rêve de liberté en une joie créatrice positive, voilà le premier signe de la véritable guérison d'Ellida (4). » Récemment la psychanalyste Françoise Decant a suscité un nouvel intérêt pour la pièce. Elle se réfère en particulier aux lettres adressées à Freud par Ferenczi qui attribuait « l'obsession de l'héroïne » à « un conflit psychique symbolisé par son attachement absurde à la mer » et considérait la façon dont « Ellida est finalement libérée comme un bel exemple de cure psychanalytique (5) ». À partir de sa propre traduction, Claude Baqué inscrit sa mise en scène dans cette confiance en une parole libératrice, même s'il supprime les dernières répliques du dénouement et semble ainsi reculer devant les ultimes effets de son interprétation.

Peut-être la distribution contribue-t-elle à une tension contradictoire dans le spectacle. La jeune chanteuse Camille tient le rôle de la protagoniste et signe la création musicale. Avec son goût manifeste du risque, elle peut être cette malade en proie à « tant de tourments inutiles », selon l'expression de Ferenczi, face à un mari et médecin (Didier Flamand) aux allures de Freud, au marin étranger (Nicolas Martel) fantasmé sous un rideau de pluie. Mais au-delà de l'inévitable effet médiatique, elle a manifestement été aussi choisie pour sa voix au registre très étendu. Et cette recherche d'un envoiement incantatoire redonne tout leur pouvoir à ces charmes ténébreux, à ces forces obscures dont Ellida Wangel, la fille du gardien de phare, est présentée comme la victime. Bref, le spectacle ne semble pas se déprendre d'une tentation esthétique que l'interprétation de la pièce exclurait, à l'image de cette étendue aquatique sur le plateau (scénographie et lumières de Matthieu Ferry), aussi bien eau « tiède et flasque » du fjord, selon Ellida, que matérialisation d'une « vertigineuse nostalgie de la mer ». 1

1. *L'Intervention* a été présentée au Centre dramatique national de Poitou-Charentes du 13 au 24 février 2012.
2. Henrik Ibsen, *Les douze dernières pièces*, traduction de Terje Sinding, vol. III, Imprimerie nationale, 1994.
3. Claudio Magris, *L'Anneau de Clarisse*, L'Esprit des péninsules, 2003.
4. Lou Andreas-Salomé, *Figures de femmes dans Ibsen*, Michel de Maule, 2007.
5. Françoise Decant, *L'Écriture chez Henrik Ibsen*, Arcanes, 2007.